

La ville et l'espace vécu dans l'administration ecclésiastique (Barcelone, fin du Moyen Âge)

JULIA CONESA-SORIANO
Sorbonne Université

« Idem verse *mossèn* Manuel de Corbera pour le cens de sa maison ».
« Idem verse *mossèn* Mantornes pour le cens qu'il reçoit sur la maison du médecin ».
« Idem verse Costa pour une maison qu'il a sur la place neuve, qui s'appelle Taverne peinte »¹.

Voilà comment apparaissent, dans un registre comptable de 1477, les immeubles redevables d'une rente à la cathédrale de Barcelone. « Sa maison », « la maison du médecin », « la Taverne peine » : des lieux-dits, des références à l'habitant de la maison, sont fournis en guise d'adresse. Pourtant, ce registre a pour fonction de répertorier les droits, rentes et cens divers dus par les habitants de Barcelone qui occupent un bien foncier appartenant à la mense capitulaire de la cathédrale. Le document a une valeur juridique et une finalité pratique : il est censé permettre d'identifier clairement qui a versé ou non une redevance et où se trouve l'immeuble concerné. Il se doit donc d'être fonctionnel et suffisamment exhaustif pour permettre à l'administration de la cathédrale d'être efficace. De ce fait, moins qu'une approximation de langage, la formulation de ces références à l'espace urbain nous donne à voir la façon dont celui-ci était pensé par les administrateurs de la cathédrale et, probablement, par les déclarants eux-mêmes.

Aux XIV^e et XV^e siècles, il n'y avait pas de cadastre à Barcelone. Si les premiers plans de villes commencent à apparaître à la fin du Moyen Âge, les premières représentations iconographiques détaillées de Barcelone remontent au premier tiers du XVI^e siècle. À cette date, la ville est généralement représentée sous forme de vue générale, souvent depuis la mer, quelquefois en arrière-plan d'un portrait, et caractérisée par certains éléments topographiques récurrents, comme la colline de Montjuïc². Comment les habitants de la Barcelone médiévale se représentent-ils leur ville avant cela ? À en croire le registre de 1477, ils se repèrent par rapport au médecin, à la taverne, c'est-à-dire que pour décrire la ville, ils se réfèrent à la pratique de l'espace davantage qu'ils ne décrivent celui-ci³.

¹ « *Item fa mossèn Manuel de Corbera per censa de la sua casa* ». « *Item fa mossèn Mantornes per morabatí que reeb en la casa de'n metge* ». « *Item fa en Costa per una casa que te a la plaça nova qui's diu Taverna pintada* » (Archives Capitulaires de Barcelone, Caritat o mensa capitular ; Pabordies ; llibres d'administració ; 1477-1481 : « Comptes de les pabordies de setembre, octubre, noembre, janer, juny, juliol e març administrades per los honorables micer Anthoni Agullana e Pere Ramon Loteres, canonges », fol. 62v, 63v, 64v). Le titre honorifique *mossèn* n'ayant pas d'équivalent exact en français, nous le laissons dans sa langue originale, le catalan.

² La première représentation iconographique de Barcelone serait une vue de la ville en toile de fond d'un portrait de Charles Quint par le peintre flamand Jan Cornelisz Vermeyen, en 1535 (Guenièvre Fournier, « Entre diversité et cristallisation des images urbaines : Barcelone, Gênes et Marseille à l'Époque moderne », Sandrine Lavaud et Burghart Schmidt, éd., *Représenter la ville (Moyen Âge-XXI^e siècle)*, Bordeaux, Ausonius Éditions, 2012, p. 39-51, p. 40.

³ Important dans son analyse des outils conceptuels issus de la géographie, Hélène Noizet postule que la conception d'un espace urbain à proprement parler naîtrait autour de 1350 en Occident. La ville médiévale, conçue comme une communauté humaine et politique, commencerait à être théorisée comme un espace, c'est-

Le cas d'un patrimoine foncier ecclésiastique est particulièrement fructueux pour répondre à ces interrogations. À la différence d'un recensement ou d'une liste de foyers fiscaux, le registre comptable des chanoines barcelonais énumère non pas les contribuables mais directement les lieux, les propriétés urbaines et les toponymes employés pour les désigner. L'abondance et la richesse proverbiales des sources catalanes permettent de pousser l'analyse plus loin, en comparant les données. L'Église du Principat, en effet, nous a laissé des fonds très complets, aujourd'hui sous-exploités⁴. Riches seigneurs fonciers, les établissements religieux élaborent constamment des registres de nature diverse pour organiser la perception de leurs rentes sur leurs biens immobiliers dans la ville. Ce faisant, ils quadrillent l'espace urbain. Entre leurs lignes, on voit apparaître les lieux-dits, les rues, les édifices de la cité et, surtout, la manière dont tenanciers et administrateurs se réfèrent à l'espace de la ville. Cette profuse documentation apporte alors des éléments essentiels pour reconstruire la toponymie des rues, saisir les évolutions des aménagements de l'espace urbain et reconstituer l'espace vécu par les habitants de la ville.

Les registres d'administration de la cathédrale de Barcelone se prêtent tout spécialement à cette analyse. La principale cité du Principat de Catalogne, forte d'environ 32 000 habitants à la fin du XV^e siècle⁵ et dotée d'une grande autonomie politique, n'a jamais été une cité épiscopale : l'évêque n'a jamais détenu la seigneurie sur la ville. Néanmoins, principal propriétaire du sol de la cité, la cathédrale détient des biens fonciers à travers tout l'espace urbain ainsi qu'au-dehors⁶. Les documents administratifs qu'elle produit sont alors particulièrement utiles pour observer la façon de décrire et de localiser les biens immeubles dans l'ensemble de l'espace urbain.

D'une manière générale, l'historiographie a coutume d'interroger l'emprise foncière des chapitres cathédraux sur leur ville – citons par exemple, pour la péninsule Ibérique, les travaux de Soledad Beltrán Suárez sur Oviedo, particulièrement orientés en ce sens⁷. La localisation des biens immobiliers constitue souvent un passage obligé des monographies sur les chapitres de l'Occident médiéval qui, généralement, comportent une phase de cartographie de ces biens⁸. Néanmoins, rares sont les travaux qui s'arrêtent sur les problèmes méthodologiques suscités par la nature des biens et à la représentation-même de l'espace urbain dans les sources. Les stratégies d'appropriation de l'espace urbain par les institutions religieuses, plus volontiers

à-dire comme un véritable tissu urbain uni et délimité, dans le courant du bas Moyen Âge (Hélène Noizet, « La ville au Moyen Âge et à l'époque moderne : du lieu réticulaire au lieu territorial », *Espaces Temps.net*, 2014 (<https://www.espacestemp.net/articles/la-ville-au-moyen-age-et-a-lepoque-moderne/>)).

⁴ Réputées pour leur très grande richesse, les sources catalanes offrent l'avantage de la profusion, mais les fonds ecclésiastiques restent encore sous-exploités : Stéphane Péquignot, « No hay nada ou 'la Catalogne, source intarissable' ? Réflexions sur une expérience de recherche entre abondance et absence d'archives », Benoît Grévin et Aude Mairey, éd., *Le Moyen Âge dans le texte. Cinq ans d'histoire textuelle au laboratoire de médiévistique occidentale*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2016, p. 193-212. Sur la richesse des fonds monastiques : Alberto Torra Pérez, « Fondos documentales monásticos en el Archivo de la Corona de Aragón », *Memoria ecclesiae VI. Órdenes monásticas y archivos de la Iglesia (I)*, Oviedo, 1995, p. 121-146 ; et Rafael Conde y Delgado de Molina, « Fondos monásticos dispersos del Archivo de la Corona de Aragón », *Memoria ecclesiae VI. Órdenes monásticas y archivos de la Iglesia (I)*, Oviedo, 1995, p. 147-156.

⁵ Selon les estimations de José Martí i Bonet, *Historia de las diócesis españolas, 2, Barcelona, Terrassa, Sant Feliu de Llobregat, Gerona*, Madrid, Biblioteca de Autores Cristianos, 2006, p. 14-17.

⁶ Nous renvoyons, pour les données sur l'ampleur des propriétés urbaines du chapitre de Barcelone, à notre thèse de doctorat : Julia Conesa Soriano, *Entre l'Église et la ville : le chapitre et les chanoines de Barcelone au sortir de la guerre civile catalane (1472-1500)*, thèse de doctorat inédite soutenue à l'Université de Paris-Sorbonne le 23 juin 2017, sous la direction d'Élisabeth Crouzet-Pavan et de Denis Menjot.

⁷ María Álvarez Fernández et María Soledad Beltrán Suárez, « Le patrimoine immobilier des chapitres cathédraux. L'exemple de San Salvador d'Oviedo », *Histoire urbaine*, n°42, 2015, p. 15-37.

⁸ Citons par exemple l'étude de Jacques Madignier, *Les Chanoines du chapitre cathédral d'Autun du XI^e siècle à la fin du XIV^e siècle*, Langres, Dominique Guéniot, 2011.

étudiées dans le cas des ordres réguliers à la suite des travaux de Cécile Caby⁹, orientent, pour leur part, l'analyse sur l'interventionnisme des institutions religieuses en matière d'urbanisme et de morphologie urbaine. Il s'agit d'analyser les stratégies d'occupation de l'espace « depuis le haut », dans la perspective d'analyser l'installation des ordres monastiques au sein de l'espace urbain (*inecclesiamento*). Dans ces lignes, nous décalerons donc légèrement le questionnement. Laisant de côté la question de l'investissement symbolique de l'espace par les autorités religieuses, chère à la recherche sur l'Église et l'espace urbain à l'époque médiévale¹⁰, nous chercherons plutôt à reconstituer l'espace vécu par les citoyens, à partir des sources de la cathédrale, considérée avant tout comme un seigneur foncier. Comment les pratiques de l'espace, encadrées par l'Église, sont-elles visibles dans la documentation ? Quelle image de la ville fournissent-elles à l'historien ?

Il s'agit ici de comprendre quel discours implicite les livres de comptes ecclésiastiques portent sur l'espace urbain (I). Quelle ville est présentée dans les sources de la cathédrale de Barcelone au bas Moyen Âge ? Quel espace vécu transparait entre les lignes de ces documents de la pratique ? (II) L'église-cathédrale barcelonaise, loin d'être un acteur passif, un simple « enregistreur » d'une représentation de la ville, se l'approprie en fait symboliquement à travers sa façon de le définir et de le pratiquer (III).

Appréhender l'espace urbain à travers les sources ecclésiastiques

La présence de la cathédrale dans l'espace urbain

« Évêques et chapitres cathédraux sont, par essence, indissociables de l'espace des cités au sein desquelles ils exercent leur mission religieuse d'encadrement des fidèles », fait remarquer Denyse Riche dans son introduction au numéro d'*Histoire urbaine* consacré aux patrimoines ecclésiastiques¹¹. Effectivement, la présence des bâtiments attachés aux chapitres et évêques (cathédrale, palais épiscopal, maisons canoniales) est très visible dans la ville médiévale, faisant conclure à Patrick Boucheron que « la cathédrale occupait une place démesurée dans la cité préindustrielle »¹². En outre, leur temporel en fait, le plus souvent, d'importants propriétaires en ville. C'est exact pour Venise¹³, c'est exact pour Paris¹⁴, c'est

⁹ Cécile Caby, « Pour une histoire des usages monastiques de l'espace urbain de l'Antiquité tardive à la fin du Moyen Âge », *Mélanges de l'École française de Rome - Moyen Âge*, n° 124-1, 2012.

<https://journals.openedition.org/mefrm/94>.

¹⁰ Voir les questionnements de Dominique Iogna-Prat, « L'Église, la ville et la morphologie de l'espace public (1200-1600) : une esquisse programmatique », Patrick Boucheron et Jean-Philippe Genet, éd., *Marquer la ville : Signes, traces, empreintes du pouvoir (XIII^e-XVI^e siècle)*, Paris/Rome, Éditions de la Sorbonne, 2013.

¹¹ Denyse Riche, « Patrimoines ecclésiastiques urbains au Moyen Âge et à l'Époque Moderne », *Histoire Urbaine*, n° 42 « Patrimoines ecclésiastiques urbains », 2015, p. 5-14, p. 6.

¹² Patrick Boucheron, « Présentation », *Histoire urbaine*, n° 7 : « La cathédrale », 2003/1, p. 5-16. <https://www.cairn.info/revue-histoire-urbaine-2003-1-page-5.htm>.

¹³ Federica Masè, *Patrimoines immobiliers ecclésiastiques dans la Venise médiévale (XI^e-XV^e siècle). Une lecture de la ville*, Rome, École française de Rome, 2006.

¹⁴ Simone Roux, « Être propriétaire à Paris à la fin du Moyen Âge », Olivier Faron et Étienne Hubert, éd., *Le Sol et l'immeuble. Les formes dissociées de propriété immobilière dans les villes de France et d'Italie (XIII^e-XIX^e siècle)*, Actes de la table ronde organisée par le Centre interuniversitaire d'histoire et d'archéologie médiévale et le Centre Pierre Léon (Lyon, 14-15 mai 1993), Rome et Lyon, École française de Rome et Presses universitaires de Lyon, 1995, p. 71-83.

exact pour Oviedo¹⁵ et pour bien d'autres exemples encore¹⁶. Certains chapitres, en outre, disposent d'un « cloître », d'un « enclos » ou d'un « quartier canonial »¹⁷. Ces espaces enclos au sein de la cité y sont administrés par les chapitres cathédraux correspondants, qui y disposent de la pleine seigneurie, y exercent les droits de justice et, quelquefois, en interdisent l'entrée aux laïcs.

À Barcelone, la situation est bien différente. La cathédrale ne dispose pas d'une juridiction exclusive sur une zone délimitée de la ville. Elle est bien localisée au cœur du centre ancien de la cité, le palais épiscopal la jouxte (figure 1) et il a existé alentour des maisons de chanoines, dont l'usage semble être tombé en désuétude à la fin du XV^e siècle. Cependant, il ne s'agit pas d'une zone isolée sous juridiction ecclésiastique. Au contraire, la cathédrale, les maisons canoniales et le temporel du chapitre sont directement insérés dans le tissu urbain.



Figure 1. Les propriétés urbaines des chanoines de Barcelone (1477-1482)

Les données des sources comptables du chapitre permettent alors d'établir une cartographie des biens fonciers du chapitre, au moins dans Barcelone intra-muros (figure 1). Le nombre élevé de propriétés urbaines et leur répartition en ville confirment que le chapitre dispose bel et bien d'une grande emprise foncière sur Barcelone intra-muros, ou du moins sur le centre-ville compris à l'intérieur des murailles de la Rambla. La cathédrale de Barcelone

¹⁵ María Álvarez Fernández et María Soledad Beltrán Suárez, *op. cit.* et Raúl González González, « Los libros de visitas de casas capitulares como fuente para la historia social de la ciudad medieval: primicias de un ejemplo leonés (ACL, n° 10.719) », Raquel Martínez Peñín et Gregoria Cavero Domínguez, éd., *Evolución de los espacios urbanos y sus territorios en el Noroeste de la Península Ibérica*, León, Ediciones El Forastero, 2015, p. 551-569.

¹⁶ Sur l'importance de la propriété ecclésiastique dans les espaces urbains médiévaux, voir : Nicole Bériou, « De l'histoire des ordres à l'histoire urbaine. Moines et religieux dans la ville (XII^e-XV^e siècle) », *Moines et religieux dans la ville (XII^e-XV^e siècle)*, Cahiers de Fanjeaux n° 44, Toulouse, Privat, 2009, p. 13-29.

¹⁷ Yves Esquieu, *Quartier cathédral : une cité dans la ville*, Paris, REPART / Desclée de Brouwer, 1994 et Jean-Charles Picard, *Les Chanoines dans la ville : recherche sur la topographie des quartiers canoniaux*, Paris, De Boccard, 1994. C'est par exemple le cas à Vic, diocèse voisin de Barcelone, où l'évêque dispose de quatorze *franqueses*, c'est-à-dire des zones de la ville où les chanoines possèdent tous les droits seigneuriaux (Paul H. Freedman, *The Diocese of Vic. Tradition and Regeneration in Medieval Catalonia*, New Brunswick, Rutgers University Press, 1983, p. 78-80).

quadrille donc administrativement l'ensemble de l'espace de la ville en cela qu'elle y détient des terrains et les administre quotidiennement.

Des sources comptables pour comprendre la ville

La fin du XV^e siècle nous a laissé un intéressant corpus documentaire qui, par sa diversité exceptionnelle, permet d'entrevoir avec une clarté peu commune le quadrillage de l'espace urbain mis en place par les administrateurs de la cathédrale barcelonaise. En 1472, la cité sort tout juste d'une guerre civile qui a déstructuré la Catalogne, dévasté les champs et mis à mal son économie¹⁸. Dans ce contexte, les chanoines de la cathédrale décident, en 1477, de lancer une vaste opération d'inventoriage de leurs biens fonciers. Leur but est de reprendre en mains leur riche temporel, lui aussi malmené par la guerre et son lot de déprédations. Durant le conflit, la tenue des comptes capitulaires avait fait les frais d'une discipline relâchée et, en cette fin de siècle, les chanoines éprouvent le besoin d'assainir la gestion de leurs prébendes – ce dernier terme se référant à leurs rétributions mensuelles et, par extension, à la branche administrative de la cathédrale chargée de les administrer. À cette occasion, ils produisent donc, d'une part, un ensemble de terriers (*capbreus*), c'est-à-dire les déclarations devant notaire des tenanciers de leurs terres, qui jurent tenir leur bien foncier de la cathédrale ; et, d'autre part, un *Livre d'administration*¹⁹. Ce dernier prend la forme d'un livre de comptes qui liste tous les versements dus aux chanoines, qui s'avèrent constitués à 80% de rentes foncières. Il recense les biens rattachés aux administrations chargées de rétribuer les chanoines.

Ce registre répertorie ainsi 1318 propriétés, urbaines et rurales, dans et hors des murs de la ville²⁰. 1318 propriétés, ce sont 1318 mentions de lieux, de toponymes, de biens immobiliers, qui devraient permettre de reconstituer les contours du bâti urbain. Dans un premier temps, le registre, bien sûr, révèle l'emprise foncière de l'Église sur la cité barcelonaise. À l'instar de ce que révèlent de nombreuses études consacrées à évaluer l'ampleur des patrimoines ecclésiastiques sur le tissu urbain, on s'aperçoit vite qu'une grande partie du sol urbain barcelonais est détenu par les chanoines. Mais, à travers les lignes du registre, on devine aussi la procédure qui a présidé à son élaboration : les locataires et tenanciers se présentent à l'administrateur des *Pabordies* – ou peut-être étaient-ils interrogés sur place – et ce dernier prend note du cens versé pour le bien, en l'inscrivant au registre des recettes. Que le document reflète le langage des administrateurs de la cathédrale ou celui des déclarants, il permet de toucher du doigt la façon dont la ville était représentée, dans la pratique, par ses occupants. En se situant dans un cadre éminemment pragmatique – le listage des versements de cens –, il donne à voir une image de l'espace urbain tel qu'il pouvait être perçu par les citoyens.

Le document vise avant tout la gestion courante des biens mais la rhétorique des comptes médiévaux est en elle-même porteuse de sens²¹. La façon même de reporter l'information, le

¹⁸ Entre 1462 et 1472, le Principat de Catalogne, Barcelone en tête, rejette l'autorité du roi Jean II. La querelle dégénère en conflit armé et se clôt par la victoire des troupes royalistes en 1472. Voir la seule synthèse à l'heure actuelle sur le conflit : Santiago Sobrequés i Vidal et Jaume Sobrequés i Callicó, *La guerra civil catalana del segle XV*, Barcelone, Edicions 62, 1973.

¹⁹ Le document est conservé aux archives capitulaires de Barcelone sous la cote : Archives Capitulaires de Barcelone, Caritat o mensa capítular ; Pabordies ; llibres d'administració ; 1477-1481 : « Comptes de les pabordies de setembre, octubre, noembre, janer, juny, juliol e març administrades per los honorables micer Antoni Agullana e Pere Ramon Loteres, canonges ». Il est complété par deux documents similaires portant sur d'autres *Pabordies* à des dates proches : ACB, Caritat, pabordies, pabordia de febrer, 1482-1499 : « Prepositurae februarii » et ACB, Caritat, Pabordies, Pabordia d'abril, 1487-1489 : « Llevador y capbreu de la pabordia de abril ».

²⁰ Julia Conesa Soriano, *op. cit.*, vol. 1, p. 186.

²¹ Dans la dernière décennie, les travaux qui ont fleuri sur la question ont mis en lumière les différentes stratégies discursives des livres de comptes. Voir notamment Patrice Beck, « Le vocabulaire et la rhétorique des

formulaire employé, fournissent une image sciemment construite de l'institution émettrice des comptes²².

Or, à l'inverse des terriers, qui suivent un formulaire fixe très standardisé, le *Livre d'administration des Pabordies* est structuré très librement. Il est rédigé en langue vernaculaire – le catalan – et non dans le latin juridique des terriers. Il donne à voir la parole des rédacteurs et des déclarants. À dire vrai, il est tellement ancré dans la pratique qu'il s'avère imprécis sur la nature d'un certain nombre de propriétés affectées par un cens. De la même façon, un grand nombre de recettes, attachées à un bien foncier, ne permettent pas de situer celui-ci, soit parce que la localisation n'est pas mentionnée, soit parce qu'elle l'est de façon trop vague, souvent « à côté de sa maison », « près du champ de [patronyme] », etc. Des lieux sont d'ailleurs indiqués comme se trouvant « ici même ». Autant d'indices qui témoignent d'une écriture sur le vif, non restructurée par une mise en forme juridique préétablie. Cette comptabilité laisse donc entrevoir la représentation de la ville et des pratiques de l'espace urbain par ses occupants et ses administrateurs. À travers eux, à travers la façon dont les administrateurs désignent, rationalisent, structurent l'espace urbain dans une visée pragmatique, se dessine une forme d'appropriation de l'espace par l'établissement religieux – une appropriation qui n'est pas sacrée et religieuse, mais pragmatique, administrative.

La ville selon les chanoines : un espace flou ?

Le plan impossible

Malgré la richesse des informations contenues dans les sources comptables capitulaires, le premier constat est toutefois une déception : il est impossible d'établir une carte à partir de ces données²³. Pourtant, en l'absence de plan iconographique, quelle meilleure source, a priori, qu'un inventaire de biens immeubles pour retrouver les contours de la ville médiévale, ses rues, son bâti ? Il est nécessairement soigné, puisqu'il doit pouvoir permettre de s'assurer que les rentes sont effectivement payées. À travers les listes des biens immobiliers, à travers leurs descriptions, il devrait être possible, en toute logique, de situer les terrains et immeubles sur des cartes, voire d'enrichir la connaissance de l'urbanisme ou de l'architecture urbaine²⁴. Ce n'est pourtant pas le cas.

comptabilités médiévales. Modèles, innovations, formalisation. Propos d'orientation générale », *Comptabilités*, n° 4, 2012 (<http://comptabilites.revues.org/840>) ; Olivier Mattéoni, « Mots, langue et discours dans les comptes d'Étienne d'Entraigues, trésorier de Forez (2^{de} moitié du XIV^e siècle) », *Comptabilités*, n° 4, 2012 (<http://comptabilites.revues.org/1156>) et Aude Wirth-Jaillard, « La rhétorique des documents comptables médiévaux : réflexions à partir des comptes du receveur de Châtel-sur-Moselle (1429–1510) », *Comptabilités*, n° 4, 2012 (<http://comptabilites.revues.org/1098>). Pour le cas de la cathédrale de Barcelone, nous renvoyons à : Julia Conesa Soriano, « Les comptes de la cathédrale de Barcelone : la construction d'une administration ecclésiastique (XIV-XV^e siècles) », *Comptabilités*, n° 11 (à paraître).

²² Pour un autre espace, Christine Jehanno a démontré comment les comptes de l'Hôtel-Dieu des chanoines de Paris, en plus de leur visée pratique, visaient à « établir la mémoire des droits dus à l'hôpital », c'est-à-dire qu'ils ne servaient pas uniquement à vérifier les finances de l'établissement, mais également à montrer combien il était bien tenu et à fixer sur le papier les droits qui lui étaient dus (Christine Jehanno, « Les comptes médiévaux avaient-ils vocation à être exacts ? Le cas de l'Hôtel-Dieu de Paris », *Comptabilités*, n° 7, 2015, (<http://comptabilites.revues.org/1672>).

²³ La carte que nous présentions plus haut ne tient pas compte des nombreuses propriétés impossibles à localiser.

²⁴ Récemment, María Álvarez Fernández et Soledad Beltrán Suárez ont par exemple tenté d'utiliser les sources comptables de la cathédrale d'Oviedo afin d'élaborer une description de l'habitat et de la morphologie urbaine de la cité au début du XVI^e siècle : María Álvarez Fernández et Soledad Beltrán Suárez, *Vivienda, gestión y mercado inmobiliarios en Oviedo en el tránsito de la Edad Media a la modernidad. El patrimonio del cabildo catedralicio*, Bilbao, Universidad del País Vasco, 2015. Les auteurs ne reconstituent cependant pas de plan de la ville.

La première raison à cela pourrait sembler être simplement d'ordre méthodologique : situer les toponymes médiévaux sur une carte s'avère rapidement une gageure. En l'absence de cadastre, de nombreux noms de lieux restent mystérieux aujourd'hui. Des biens immobiliers situés « au torrent de Lobet » ou « au mas Calvet », on ne peut par exemple que supposer qu'ils sont localisés hors des remparts de la ville, sans plus de précision. Souvent, l'historien se voit contraint de s'appuyer sur les toponymes actuels, dont beaucoup ont été préservés dans le centre ancien de la cité (l'actuel quartier du *Barrio Gótico*) – ainsi en va-t-il par exemple pour les rues Argenteria, Tapineria ou Cucurulla. Malgré cela, le croisement des données avec d'autres sources et d'autres études n'empêche pas que de nombreux toponymes restent impossibles à localiser.

Cependant, cet écueil ne se limite pas à un simple biais méthodologique. En réalité, une grande part des mentions de lieux listées par le document se révèlent fondamentalement imprécises. Souvent, un cens est versé par un individu « pour sa maison » ou pour un terrain situé « ici-même », sans autre précision. Pourquoi ? Pourquoi les administrateurs chargés d'effectuer un relevé précis des biens grevés d'une redevance foncière se permettent-ils des notations aussi vagues ? Il est peu probable que les administrateurs de la cathédrale aient connu de mémoire l'emplacement exact des 1318 propriétés listées dans cette source. Il semblerait plutôt que la localisation n'était pas faite pour que l'on sache exactement où se trouvaient les immeubles. Approximative, elle a une valeur reconnaîtive plus qu'informatrice : l'administrateur reporte sur le registre une mention de localisation pour garder trace de qui a payé son cens, ne pas payer deux fois, ou réclamer. Pour preuve, de nombreux biens immobiliers et terrains ne sont simplement pas renseignés. La source indique simplement que le cens a été payé, sans autre précision que l'identité du payeur et la somme versée. C'est le cas de 399 des immeubles et terrains du chapitre cathédral entre 1477 et 1487.

Ni les administrateurs qui tiennent le registre et qui notent uniquement les informations dont ils ont besoin, ni les Barcelonais qui viennent prêter déclaration devant notaire sur leurs biens pour établir des terriers, n'éprouvent le besoin d'en passer par une représentation rationalisée du tissu urbain. La ville n'est pas perçue à travers son aménagement, son agencement et son urbanisme. Elle est un espace aux contours vagues, dans lequel on situe, certes, des biens immobiliers, mais sans ressentir le besoin de les localiser précisément. Ce qui compte, c'est que le bien déclaré est quelque part dans la ville.

Représentations de la ville et pratiques de l'espace

La façon de se référer à l'espace urbain dans ces sources comptables montre donc en réalité un espace vécu. À travers elle, se dessine non une connaissance théorique et cartographiable du tissu urbain, mais bien la pratique de la ville par les habitants, la représentation que s'en faisaient les Barcelonais du XV^e siècle.

La manière de nommer les lieux, les rues, les places, est éminemment variable. Certaines rues sont ainsi précédées par la mention « rue » (par exemple « *carrer d'en Copons* » [rue de Copons]), tandis que, pour d'autres, le toponyme est directement fourni sans cette mention (ainsi lit-on « à la Currubia », pour la rue Currubia). Les toponymes ainsi construits le sont toujours de la même manière, ce qui montre probablement que c'est de cette façon que l'on se référerait communément à ces lieux. Ainsi, les administrateurs qui localisent des biens « au pont des Bigues » (« *al pont de les Bigues* ») s'y réfèrent-ils toujours dans ces termes exacts. On pourrait multiplier les exemples. Tous montrent une absence de standardisation dans la façon de se référer à l'espace, ainsi qu'une fixité des toponymes : les rédacteurs de ces comptes n'inscrivaient pas les localisations au gré de leur humeur, mais en suivant la façon dont les contemporains les nommaient. Ces types de dénominations révèlent alors un espace urbain ponctué de lieux-dits,

de noms propres, identifiés parfois les propriétaires de lieux sans doute connus de tous pour diverses raisons (figure 2) :

Type de dénomination	Exemples
Lieux-dits	Une pièce de terre à l'oliveraie ronde (<i>una peça de terra que ha a la olivera rodona</i>). Une maison qu'il possède à la place neuve, qui s'appelle la Taverne Peinte (<i>una casa que te a la plaça nova quis diu taverna pintada</i>).
Noms de rues	Une maison qu'il possède dans la rue Ample (<i>hun alberch que ha al carrer Ample</i>).
Noms de rue employés comme des lieux dits	Une maison qu'il a à la Currubia (<i>hun alberch que te a la Currubia</i>) [Currubia est un nom de rue].
Noms propres (lieu défini par le patronyme de son propriétaire)	Dans la rue de la Mer au-dessus de la maison de Guillerme Miro (<i>al carrer de la Mar, sobre l'alberch de'n Guillerme Miró</i>).
Noms propres comme point de référence (lieu défini par un propriétaire proche)	La maison de l'auberge du maure (<i>per la casa del hostel del moro</i>).
Description précise	Des terres qui sont entre le pont des Bigues et le moulin (<i>terres que són entre lo pont de les Bigues e lo molí</i>). Une propriété qui se trouve près de l'Hôpital de Santa Eulalia (<i>una propietat qui és prop lo hospital de Sancta Eulàlia</i>).

Figure 2. Les toponymes barcelonais à la fin du XV^e siècle

La ville qui se dessine sous cette toponymie est un espace flou. À la différence de ce qui s'observe ailleurs²⁵, la paroisse n'est même jamais utilisée comme élément de délimitation du territoire²⁶. Le *Livre d'administration* des prébendes regroupe les paiements par ordre chronologique, séparant la liste des versements en périodes de l'année (versements effectués à Pâques, à Noël, à la saint Jean, etc.), mais il ne suit pas un critère géographique ni paroissial. La ville qui apparaît dans ces documents n'est alors pas structurée autour d'un cadastre rationalisé mais bien autour de quelques points fixes qui ressortent comme des points de repère. Or, ces points fixes ne correspondent pas aux édifices du pouvoir municipaux ou royaux, ni à des églises, ni à des lieux de vie que l'on pourrait considérer comme centraux (par exemple, des halles). Quels sont-ils ? Guenièvre Fournier-Antonini a montré comment les représentations iconographiques des villes tardo-médiévales et modernes, en particulier celles de Barcelone, convergent vers la mise en valeur de certains éléments paradigmatiques du paysage urbain, qui deviennent des symboles visuels de la ville. Pour Barcelone, la colline de Montjuïc, le port et la montagne de Montserrat, plus lointaine, tendent à jouer ce rôle. Ces éléments apparaissent d'abord comme éléments récurrents dans l'imaginaire de la ville qui se forge au travers des récits de voyages puis dans les représentations iconographiques à partir de la Renaissance et en particulier, plus tard, au XVIII^e siècle. L'image ainsi créée de l'espace urbain est bien différente

²⁵ Hélène Noizet, *op. cit.*

²⁶ Une seule exception doit être relevée : la *Pabordia* de Juin, seule à distinguer entre les propriétés situées dans et hors les murs de Barcelone. Les biens fonciers situés hors de Barcelone sont alors classés par paroisses : cinquante terrains sont mentionnés à Barcelone, puis douze à Sarrià, huit à L'Hospitalet, trois à Sant Boi, trois à Sant Just, un à Valldoreix et un à Sant Genis. Mais l'espace de Barcelone lui-même n'est jamais sectorisé en paroisses par la source.

de l'imaginaire de la ville et des plans urbains qui se développent ensuite à partir de la Renaissance²⁷.

Pourtant, aucun de ces éléments ne transparaît du registre de comptes de la cathédrale. Au contraire, ce sont des noms de personnes, des lieux-dits sans doute issus d'une longue tradition, des références à des individus contemporains, qui reviennent. L'imaginaire de la ville, avec son port et sa colline qui la caractérisent et permettent de l'identifier dans les représentations iconographiques, n'est pas l'imaginaire de ses habitants au jour le jour. La représentation médiévale de la ville est avant tout marquée par son tissu social, avant même son tissu urbanistique ou sa topographie naturelle.

La ville sans la ville

Il est frappant de constater que le registre comptable de la cathédrale de Barcelone ne marque quasiment jamais de distinction entre l'espace urbain et l'espace rural. Les terres appartenant aux chanoines sont subdivisées en douze groupes, les « *Pabordies* », chacune portant le nom d'un mois de l'année (*Pabordia* de Janvier, de Février, etc.). Chacune des *pabordies* détient un certain nombre de terrains sur lesquels elle perçoit des rentes tout au long de l'année et, une fois par an, elle verse leur part de revenus aux chanoines (ainsi, la *Pabordia* de Janvier leur verse-t-elle leurs rétributions en janvier, celle de Février en février, etc.). Or, les domaines de chacune des *Pabordies* ne font pas de différence entre la partie urbaine du patrimoine foncier et sa partie rurale. Les *pabordies* ne sont pas non plus réparties entre territoire urbain et territoire rural. Certaines sont globalement plus rurales, comme celle de Septembre, ou au contraire plus urbaines, comme celles de Janvier et de Mars ; mais, aucune distinction nette entre propriétés urbaines et rurales ne transparaît.

Les remparts ne sont pas utilisés comme l'élément de définition d'un espace urbain barcelonais spécifique, mais une distinction, dans la manière de se référer à l'espace, s'opère bien entre les propriétés clairement urbaines et celles qui se trouvent à l'extérieur de la ville. Parmi les propriétés localisables, soixante se trouvent au-dehors des remparts – aucun toponyme, néanmoins, ne semble se rapporter à une zone géographique éloignée de plus de quelques kilomètres de la ville. Pourtant, hors de la ville, de très nombreux versements portant sur des terres ou des champs sont localisés par un lieu-dit ou simplement par le nom du propriétaire, bien moins précis que les biens situés à l'intérieur des remparts. L'espace rural est bien moins balisé que l'espace urbain. Peut-être ce dernier est-il plus connu ou plus proche.

À la fin du XV^e siècle, l'espace urbain de Barcelone, tel qu'il est perçu dans son quotidien par ses habitants et ses administrateurs, ne semble pas encore engagé dans ce qu'Hélène Noizet définit comme « un processus de singularisation de l'urbain, de plus en plus perçu comme un lieu unitaire, constitué autour d'un seul espace formant un tout, défini par son unification matérielle, elle-même réalisée par une enceinte de réunion », qu'elle repère en France et en Italie après 1350²⁸. Là, à compter de cette date, « la ville est définie comme une aire homogène et continue, avec un dedans et un dehors nettement différenciés par ses limites »²⁹. La différence avec la situation observée à Barcelone à la fin du XV^e siècle s'explique-t-elle par une spécificité régionale ? En réalité, elle tient peut-être avant tout dans la nature du document : là où Hélène Noizet s'appuie sur des sources normatives et observe donc la manière dont la ville est théorisée

²⁷ Guenièvre Fournier-Antonini, *Barcelone, Gênes et Marseille. Cartographies et images (XVI^e-XIX^e siècle)*, Turnhout, Brepols, 2012, p. 232-238.

²⁸ Hélène Noizet, *op. cit.*

²⁹ *Ibid.* Dans la même perspective mais en fixant la limite chronologique plus tard, Dominique Iogna-Prat considère lui aussi la « conception de l'espace comme *res extensa*, pleine et homogène, totalement inadaptée aux représentations médiévales » (Dominique Iogna-Prat, *op. cit.*)

par les autorités qui la dirigent, le registre de comptes de la cathédrale de Barcelone fournit, lui, une entrée dans la perception des habitants et des administrateurs eux-mêmes. Si, dans les documents normatifs, l'espace urbain tend de plus en plus à être théorisé en tant que tel à la fin du Moyen Âge, on voit que cette évolution ne se reflète pas dans les pratiques quotidiennes.

Les sources comptables ecclésiastiques dessinent alors une ville floue, sans contours significatifs, faite de lieux dits, de noms de personnes ; mais une ville dont l'espace est néanmoins beaucoup plus balisé que le territoire rural alentour, lequel demeure évoqué de manière encore plus vague. Cet espace urbain semble mieux connu par ses habitants et par les ecclésiastiques chargés d'administrer la cathédrale.

La cathédrale dans la ville : s'appropriier l'espace

Processions et valeurs de l'espace urbain

La présence de la cathédrale dans le tissu urbain ne se limite pas à ses rentes immobilières. Ses fonctions liturgiques l'amènent aussi à quadriller l'espace urbain par un autre biais : celui des processions religieuses, organisées par la cathédrale. L'église-cathédrale, elle-même située au cœur de la ville, constitue en effet le point de départ et d'arrivée de nombreuses processions qui traversent tout l'espace urbain. En ces occasions, l'espace urbain n'est plus seulement le support d'une opération administrative pour percevoir efficacement des rentes : il est investi d'une valeur symbolique forte par les membres de la cathédrale. Le tracé de la procession donne à voir la présence du clergé, les reliques et le pouvoir de Dieu dans l'espace urbain. Comme l'a montré María Asenjo pour les villes de Castille, il s'agit en ces occasions de s'approprier le territoire de la ville³⁰. Or, lorsqu'il est convoqué pour ces cérémonies religieuses et ainsi investi de valeurs symboliques et de significations, l'espace urbain est pourtant décrit de la même façon que dans les livres de comptes, c'est-à-dire à travers un ensemble de points de repère fixes qui, contrairement à ce que l'on pourrait penser, n'ont pas forcément de valeur symbolique en eux-mêmes.

À Barcelone comme ailleurs, ces processions sont organisées en deux types d'occasions : d'une part, lors des fêtes religieuses annuelles comme le *Corpus Christi* et, d'autre part, pour célébrer des événements importants de nature diverse (victoire militaire, croisade, canonisation, etc.). Les sources émises par la cathédrale restant muettes sur la question (elles se contentent d'indiquer qu'il y eut une procession, sans la détailler), nous nous appuyons principalement ici sur la chronique du *Manual de Novells ardits*³¹ qui, elle, les décrit abondamment. Ainsi, en 1456, la canonisation de saint Vincent Ferrier, le départ d'une croisade contre le Turc et le retour du roi de Navarre et lieutenant Général de Catalogne, parti résoudre un conflit dans la ville voisine de Gérone, ou encore la célébration de la chute du royaume de Grenade en 1492, donnent-ils lieu à des processions relatées avec soin dans la chronique. En ces occasions, de grands personnages sont présents : le roi, le lieutenant général de Catalogne, la noblesse, des évêques voisins, le gouvernement de Barcelone, « de nombreux prudhommes » et « de nombreux habitants masculins et féminins ». Or, la chronique du *Manual de Novells ardits* décrit abondamment non seulement le trajet mais aussi les participants à la procession et quelquefois, même, l'endroit où ils se placent en son sein (devant, au fond, sur le côté droit, sur le côté gauche, etc.) :

³⁰ María Asenjo González, « Fiestas y celebraciones en las ciudades castellanas de la Baja Edad Media », *Edad Media : revista de historia*, n° 14, 2013, p. 35-61.

³¹ Frederich Schwartz Luna et Francesc Carrera i Candi, éd., *Manual de novells ardits vulgarment apellat Dietari del Antich Consell Barceloní*, Barcelone, Imprenta de Henrich y Companyia, vol. 2, 1893.

Lo dit die se feu processo general en la Ciutat la qual acompenyaren les creus e gamfanons ab lo clero de cascuna parroquia, e dels ordens dels frares de la dita Ciutat, en que foren los honorables Consellers ab prohomens e lo veguer e quasi tot lo poble de Barchinona, axi de mascles com de fembres de cascun stament. E hi fou fet solenne offici per lo senyor bisbe de Barchinona, ab grans perdons, donats per lo sant pare a aquells qui seguiren la dita processo, per la croade dade contra lo infel turch. E isque la dita processo de la Seu, prenent per la plaça del Palau e per les plaçes del Blat de la Bòria per lo carrer de Muncade e a Sancta Maria de la Mar, e aqui fou fet lo dit solenne offici. E après munta per lo carrer de la Mar e per lo carrer dels Speciers e per la Deputacio e torna a la dita Seu.

[Ledit jour, on fit une procession générale dans la Ville, accompagnée par les croix et étendards ainsi que le clergé de chaque paroisse et les ordres des frères de ladite Ville, dans laquelle se trouvaient les honorables conseillers [échevins] avec les prudhommes et le viguier et presque tout le peuple de Barcelone, tant hommes que femmes de chaque catégorie sociale. Et il y fut célébré l'office solennel par le seigneur évêque de Barcelone, avec de grands pardons, octroyés par le saint père à ceux qui suivirent ladite procession, pour la croisade menée contre le Turc. Et ladite procession sortit de la cathédrale, passa par la place du Palais et par les places del Blat, de la Bòria et par la rue de Montcada et à Santa Maria del Mar, et là fut fait ledit office solennel. Et elle monta ensuite par la rue de la Mer et par la rue dels Especiers et par la Députation et retourna à ladite cathédrale]³².

Ces processions mettent en spectacle le contrôle de l'espace urbain par les institutions religieuses³³ mais, dans la perspective qui nous occupe, elles donnent surtout à voir certains lieux de la ville, choisis spécifiquement pour l'occasion. Or, il est frappant de constater combien le trajet de ces processions est répétitif. Le circuit emprunté varie, mais plusieurs des points par lesquels elles passent reviennent fréquemment :

E acabat lo dit offici, partiren de la Seu ab tot lo clero processionalment [...]. E prossequint la dita processo isqueren per lo portal maior de la dita Seu, dressant per lo palau episcopal tirant dret a la plaça de Sant Jacme, e prenent per lo carrer dels Speciers per la plaça del Blat e per la plaça de la Bòria, per la volta dret cami intra en la esgleya de preycadors. E daqui exint per l'altre portal dreça al carrer dels Mercaders, e per lo carrer den Avella tira deius lo palau e per la Corrubia passant per la plaça Nova, retorna dins la Seu.

[Et une fois ledit office terminé, ils partirent de la cathédrale avec tout le clergé en procession [...]. Et suivant ladite procession, ils sortirent par la porte principale de ladite cathédrale, passant par le palais épiscopal puis sur la droite vers la place Sant Jaume, et passant par la rue dels Especiers, par la place del Blat et par la place de la Bòria, par le chemin droit vers l'église des prêcheurs. Et de là, sortant par l'autre porte, elle [la procession] passa par la rue dels Mercaders et par la rue d'Avella, passant au-dessus du palais et par la Corrubia, passant par la place Neuve, retourna dans la cathédrale]³⁴.

La rue dels Especiers ou la place de la Bòria sont par exemple récurrents dans la description qu'en livre la chronique. Pourtant, les processions ne s'arrêtent pas rue dels Especiers ni place de la Bòria. Elles ne font qu'y passer. Toutes les rues traversées ne sont pas citées : seules certaines le sont, sans raison apparente. Pourtant, les chroniqueurs choisissent bien ces lieux comme points de repère fixes pour décrire leur trajet. Comme dans les registres de comptes, l'espace est décrit par le biais de certains points de repère qui, a priori, n'ont pas d'importance symbolique : il ne s'agit pas d'églises, de bâtiments officiels ni même de lieux de vie comme aurait pu l'être une halle. Pourtant, ces points cités par la chronique semblent

³² Frederich Schwartz Luna et Francesc Carrera i Candi, éd., *op. cit.*, vol. 2, p. 242.

³³ Voir les remarques de Dominique Iogna-Prat sur les différentes modalités suivant lesquelles l'Église médiévale s'approprie symboliquement l'espace urbain, dans Dominique Iogna-Prat, *op. cit.*

³⁴ Frederich Schwartz Luna et Francesc Carrera i Candi, éd., *op. cit.*, vol. 2, p. 225-226.

structurer la pratique de l'espace des Barcelonais : c'est l'endroit où transite la procession, où, sans doute, l'on s'installe pour la voir passer ou pour la suivre, afin de voir les reliques et les grands personnages qui y participent. Les processions régulières passent d'ailleurs toujours par les mêmes rues. En 1447, la procession pour la fête du Sacré Cœur passe ainsi « dans les lieux habituels de ladite ville » (« *en los lochs acustumats de la dita ciutat* »). Les processions du *Corpus Christi* et de la Conception de la Vierge Marie ne sont même pas décrites dans la chronique : visiblement, tout le monde sait par où elles passent, et le trajet est le même chaque année (figure 3).

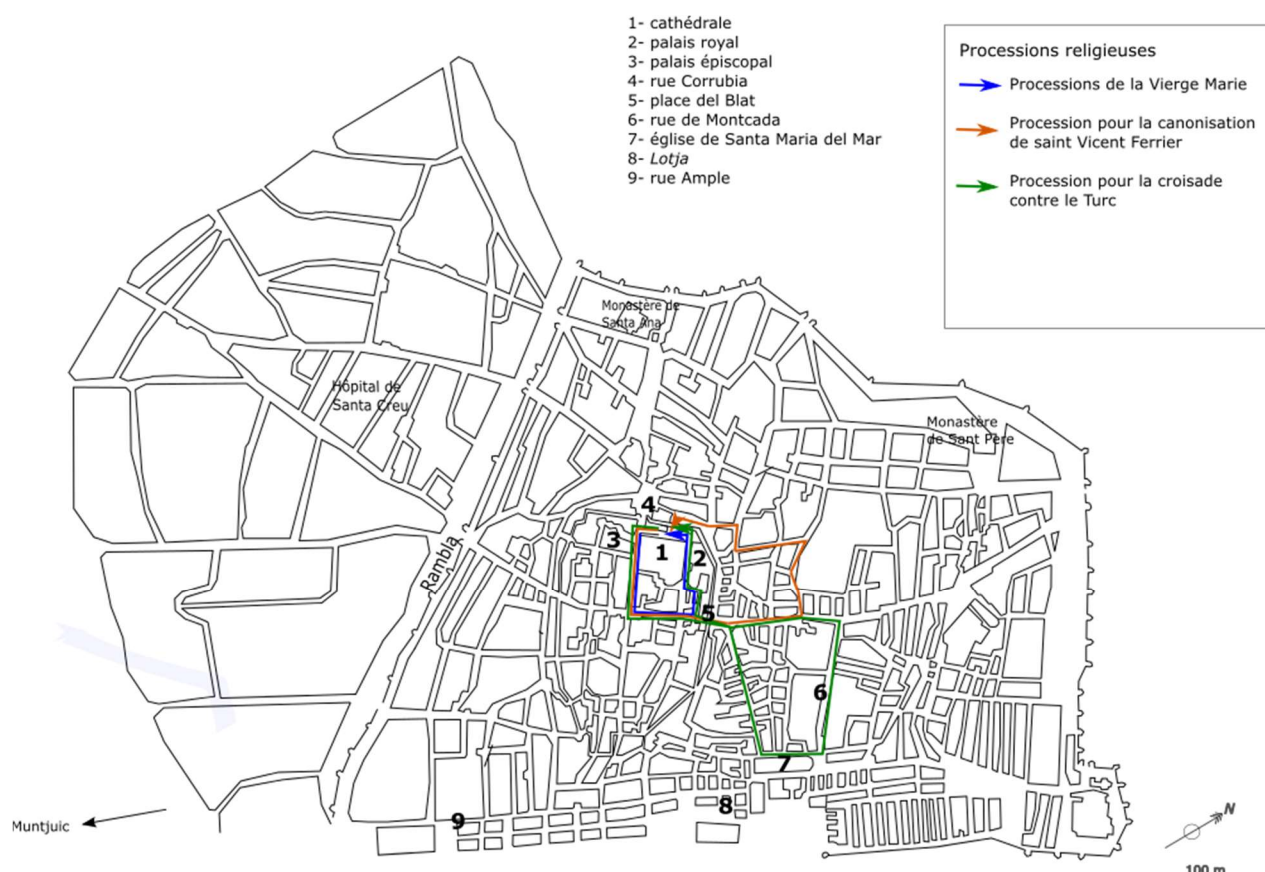


Figure 3. Parcours des processions religieuses

Ici, l'Église modèle la pratique de l'espace des Barcelonais et leur espace vécu. Toutes ces processions sont polarisées par la cathédrale, qui en est toujours le point de départ. Située au cœur du bâti urbain, elle matérialise dans le tissu urbain la plus haute instance de l'Église locale (l'évêque), et, d'un point de vue symbolique, le pouvoir de Dieu ici-bas. Ces processions restent en outre groupées dans l'hyper-centre de la Barcelone médiévale : c'est cette petite zone de la ville qui est éminemment investie de valeur symbolique par le tracé des processions.

Une spécificité ecclésiastique ?

Les trajets des processions religieuses ne recoupent que partiellement ceux des autres processions officielles. Bernard Guénée, dès les années 1960, n'avait pourtant pas manqué de relever le parallélisme entre la procession religieuse et l'entrée solennelle du roi³⁵. En 1980,

³⁵ Bernard Guénée, et Françoise Lehoux, *Les Entrées royales françaises de 1328 à 1515*, Paris, CNRS, 1968.

Bernard Chevalier reprenait ce parallèle pour mettre en lumière certains points de passage hautement symboliques de ces deux défilés : l'église principale d'une cité, sa grand-place, etc. En cela, il démontrait combien le trajet d'une entrée royale peut façonner l'imaginaire urbain, en créant des « axes ordonnateurs » qui ne constituent pas de grandes artères mais des points de passages chargés de sens pour les citoyens³⁶. Cependant, l'appropriation symbolique de l'espace urbain est-elle la même entre ces deux cérémonies ?

La chronique du *Manual de novells ardis* décrit précisément l'entrée royale de Jean II en 1472. Cette dernière est particulièrement importante d'un point de vue symbolique³⁷ : à cette date, le roi est tout juste victorieux de la guerre civile catalane, débutée dix ans plus tôt en 1462, durant laquelle la Catalogne, Barcelone en tête, avait rejeté son autorité. L'entrée royale du souverain vainqueur dans la ville qui avait pris la tête de la rébellion est destinée à marquer les esprits³⁸. Cette fois, le trajet de cette entrée est bien différent des processions ecclésiastiques évoquées plus haut (figure 4).

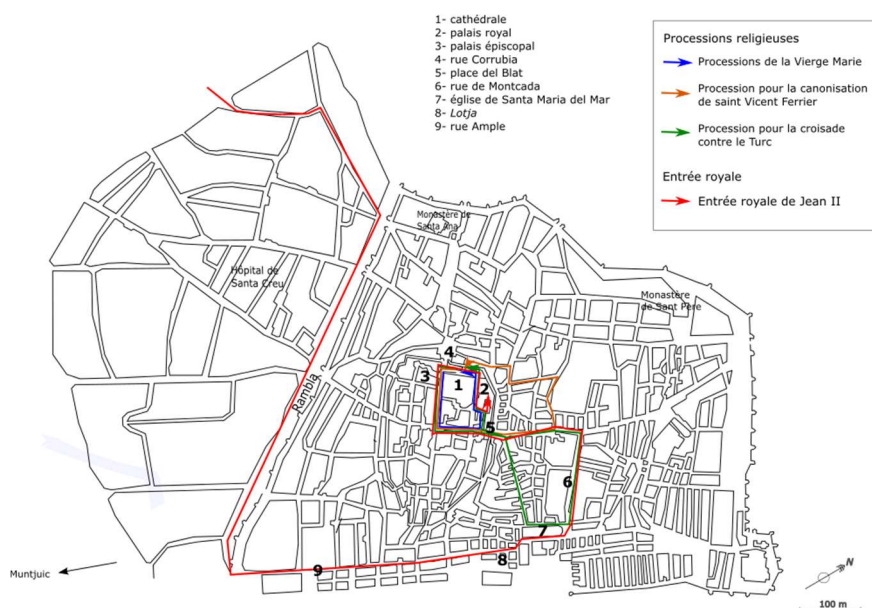


Figure 4. Parcours de l'entrée royale de Jean II

Pour se rendre dans le centre de la ville, le roi passe par le littoral, il longe la « Lotja » (le cœur des activités commerciales des grands négociants de la ville), s'arrête devant l'église de Santa Maria del Mar puis, ensuite, remonte vers le palais épiscopal pour finir devant l'église-cathédrale, avant de rejoindre le palais royal, situé à côté de la cathédrale. La symbolique de son circuit diffère de celle des processions religieuses évoquées précédemment. Le lendemain, d'ailleurs, le roi ressort avec sa suite pour retourner vers la rue Ample au bord de la mer et

³⁶ Bernard Chevalier, « Le paysage urbain à la fin du Moyen Âge : imaginations et réalités », *Actes des congrès de la Société des historiens médiévistes de l'enseignement supérieur public, 11^e congrès*, Lyon, 1980, p. 7-21, p. 11-13.

³⁷ À la suite d'une riche bibliographie sur les entrées royales, Ana Isabel Carrasco Manchado montre bien l'importance de la mise en scène de ces cérémonies pour donner à voir le pouvoir du roi, son appropriation de l'espace urbain et le pacte politique ainsi mis en scène avec la ville (Ana Isabel Carrasco Manchado, « Las entradas reales en la corona de Castilla : pacto y diálogo político en torno a la apropiación simbólica del espacio urbano », Pierre Boucheron et Jean-Philippe Genet, éd. *op. cit.*)
Voir <http://books.openedition.org/psorbonne/3284>.

³⁸ Voir l'analyse des entrées royales pendant la guerre civile catalane dans Miquel Raufast Chico, « Ceremonia y conflicto : entradas reales en Barcelona en el contexto de la Guerra Civil catalana (1460-1473) », *Anuario de estudios medievales*, n° 38, 2, 2008, p. 1037-1085.

monter à bord d'un navire du port. Par sa trajectoire, le roi s'éloigne de l'hyper-centre qui polarise les processions religieuses courantes. Il investit un espace urbain beaucoup plus vaste, allant de la porte la plus lointaine de la ville jusqu'au littoral. Sur la fin du trajet, il intègre en revanche les rues habituelles des processions. Il est difficile de ne pas lire dans ce parcours une reprise en main symbolique de l'espace par un souverain dont l'autorité vient d'être rejetée, d'autant que Barcelone sort d'un long siège mené par l'armée royaliste³⁹. À travers l'entrée royale, il s'agit donc aussi de montrer un roi conciliateur, qui vient de pardonner aux Catalans révoltés et vise à ramener la paix dans ses territoires.

Les processions et les entrées royales dessinent donc bien plusieurs pratiques de l'espace, différentes selon l'autorité qui l'organise, qui façonnent les représentations de la ville que pouvaient avoir les Barcelonais. Les trajets habituels des processions religieuses sont familiers, centrés sur un petit espace, balisés par les mêmes rues. Celles des entrées royales sont eux porteurs d'un message distinct, ils investissent l'espace urbain de manière inhabituelle, à travers un parcours qui sort de l'ordinaire, lui donnant ainsi une signification symbolique différente.

Néanmoins, dans la chronique comme dans les livres de comptes capitulaires, la manière de se référer à l'espace est la même : certains points fixes, a priori sans valeur symbolique propre, servent de point de repère, et ce, que l'on soit dans une perspective purement administrative comme dans les livres de compte, ou dans une perspective hautement porteuse de valeurs symboliques comme dans le cas d'une procession ou d'une entrée royale. Dans les deux cas, l'espace urbain est constitué de quelques rues et lieux de référence, autour desquels s'articulent toutes les autres indications spatiales.

Conclusion

Les registres de comptes de la cathédrale de Barcelone permettent de percevoir à la fois la manière dont les contemporains se représentaient la topographie de la ville et la façon dont l'espace urbain lui-même pouvait être perçu et théorisé par ses habitants à la fin du Moyen Âge. Ces documents montrent un espace urbain aux contours flous, qui n'est pas réellement défini comme tel mais qui demeure toutefois davantage balisé par des toponymes que l'espace rural alentour. Plus qu'un espace uni, ces registres révèlent un espace urbain constitué d'une suite de points fixes, à la toponymie figée, autour desquels s'articule la description de la ville. Ces points ne sont ni les images d'Épinal des représentations graphiques qui commencent à voir le jour à la même époque (la colline de Montjuïc, le port, la montagne de Montserrat) ni les lieux de pouvoir, politique ou religieux, de la cité. C'est sans doute pour cette raison que l'administration capitulaire n'éprouve pas le besoin d'établir un quadrillage rationnel de l'espace, et laisse même dans le vague la localisation de nombre de ses biens fonciers. Cet espace vécu est topographiquement approximatif, davantage structuré par le tissu social de la ville que par la trame urbaine en tant que telle.

³⁹ À la fin de la guerre, le roi vient de pardonner les Catalans de leur insubordination en refusant de pourchasser les dissidents après la fin du conflit et il laisse les institutions catalanes en place. Voir, sur la guerre civile catalane, Santiago Sobrequès i Vidal et Jaume Sobrequès i Callicó, *La guerra civil catalana del segle XV, op. cit.* ; Stéphane Péquignot, « “La pràticha de aquesta ciutat e principat”. Réflexions sur l'action diplomatique des autorités catalanes à la veille et au début de la guerre civile (1461–1464) », Gisela Naegle, éd., *Frieden schaffen und sich verteidigen im Spätmittelalter/Faire la paix et se défendre à la fin du Moyen Âge*, Munich, Oldenbourg, *Pariser Historische Studien*, n° 98, 2012, p. 163-188 ; Stéphane Péquignot, « Dans la discorde, avant la “ruine”. Barcelone, lieu d'expérimentation politique durant la guerre civile (1462-1472) », Emmanuelle Tixier du Mesnil et Gilles Lecuppre, éd., *Désordres créateurs. L'invention politique à la faveur des troubles*, Paris, Kimé, 2014, p. 65-105.

Il est donc éminemment façonné par les pratiques quotidiennes et imprégné de valeurs, si bien que, pour l'esquisser, on ne peut se contenter de commenter la façon dont les habitants décrivent le territoire, il faut voir quelles pratiques le façonnent. La cathédrale contribue justement à le modeler en investissant de valeur sacrée une petite zone centrale par ses processions coutumières, bien distinctes des entrées royales au message symbolique propre et au parcours plus étendu. Mais processions comme entrées royales restent toujours tributaires, lorsqu'elles sont évoquées par les sources contemporaines, de cette vision d'un espace urbain fait de lieux-dits épars. Ce ne sont pas seulement les points de passage symboliques qui sont retenus pour les décrire, mais certaines rues, certaines places, qui demeurent des points de repère pour tous et correspondent moins à un balisage « d'en haut » par les autorités (religieuses ou politiques) qu'à des pratiques quotidiennes des habitants.

Au tournant de l'époque moderne, les sources ecclésiastiques catalanes tardo-médiévales nous montrent donc avant tout l'image d'une ville encore floue, plus « réticulaire » (Hélène Noizet) que pensée comme une « *res extensa* » continue (Dominique Iogna-Prat)⁴⁰. Si elles ne permettent pas de dessiner un plan de la ville, elles donnent une idée de comment l'espace de la cité était, dans la pratique, perçu, conçu et vécu par ses habitants.

⁴⁰ Hélène Noizet, *op. cit.* ; Dominique Iogna-Prat, *op. cit.*